

Alexandra W. ALBERTINI

LA SUPERSTITION :
DES ORIGINES
À LA CRITIQUE RATIONALISTE
AU XVII^e SIÈCLE

Burton, Malebranche, Bayle, Fontenelle



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2025

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

La superstition est une attitude qui participe de la « doctrine de la croyance », c'est-à-dire une adhésion sans preuves à des convictions, qui définit aussi la religion, par opposition à « la doctrine de la persuasion¹ » qui définit la philosophie. Une sorte de certitude subjective produit un effet psychologique rassurant dans la tentative d'établir une lecture irrationnelle du monde à propos des questions existentielles, quand par ailleurs la science est impuissante à les expliquer. Cela pallie aussi les carences des réponses elliptiques de la religion qui recommande de respecter les mystères de la foi et proclame, comme dans le Christianisme, que les voies du seigneur sont impénétrables². La superstition est un mécanisme qui fait alors passer la pensée d'une dimension allégorique à une dimension catégorique qui exclut la raison et la causalité scientifique, mais s'affirme avec force dans l'esprit humain comme une vérité incontestable. Le superstitieux pose alors des croyances et des actes qui découlent de sa peur de l'inconnu.

De ce fait la superstition établit des rapports de cause à effet entre des choses qui n'en ont pas concrètement ou voit des signes qui entrent en corrélation arbitraire avec des effets. Ces rapports que le superstitieux croit déchiffrer lui donnent momentanément le sentiment de comprendre le monde visible, mais aussi le monde invisible, et le sécurisent dans la perception qu'il a de la réalité comme fonctionnant avec des codes qu'il peut comprendre, ou du moins appréhender sans peur, avec des rituels conjuratoires par exemple. Vivre et mourir deviennent alors tolérables, et l'humain trouve un répit momentané dans la torture du questionnement existentiel³.

¹ Expressions empruntées à Schopenhauer dans ses essais sur la religion (paragraphe 174 à 182 extraits de *Paralipomena* [1851], *Sur la religion*, Flammarion, 2010, paragraphes 147-182.

² *Psaume* 139, 17 : « Que tes pensées, ô dieu, me semblent impénétrables ! ».

³ « Questionnement existentiel » que le philosophe Jan Patocka appelle « la problématité », dont l'être prend conscience alors qu'il vit dans l'illusion permanente d'un sens total, *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire*, [1975], Préface Paul Ricoeur, Verdier, 1981, p. 69-70. L'homme vit de ce fait en permanence dans un « sens recherché et problématique », p. 86.

Divination de l'avenir et sorcellerie se complètent souvent pour prévoir et modifier les événements.

Toutes les civilisations ont été touchées par ce phénomène, souvent en lien avec les croyances et pratiques religieuses dès les origines. En effet la «réalité supra-empirique»⁴, en tant que croyance en un monde invisible, permet de rapprocher les deux modes de fonctionnement humain qui articulent une pensée symbolique. On peut ainsi comparer les mécanismes de la superstition et de la religion sur la question de la croyance à travers l'approche similaire que les deux domaines font du grand livre de la nature. Elles témoignent en effet du même besoin d'irrationnel et entretiennent un rapport particulier et complexe à la raison.

La superstition, discutable à cause de son irrationalité, invite donc à réfléchir sur la posture religieuse avec laquelle elle entretient d'étroites relations dont nous montrerons le caractère ambigu. En effet la superstition entre en concurrence avec la religion chrétienne sur son propre terrain tout en relevant des mêmes mécanismes, car elle inclut une fascination condamnable pour la participation active des puissances maléfiques. Ainsi divers penseurs ont attaqué de tout temps les superstitions dans leur objet mais surtout la superstition en tant que mode de fonctionnement par rapport au monde dans sa conception religieuse. En fait une sorte de rationalisme chrétien s'est souvent opposé aux dérives superstitieuses et a posé le problème de la préservation du sentiment religieux dans la lutte contre l'irrationnel, en particulier aux XVI^e et XVII^e siècles. En effet, le contexte historique a vu évoluer considérablement le rationalisme, et a poussé les esprits critiques à investir le domaine si paradoxal de la superstition car il présente le double intérêt de souligner la confrontation de la religion et de la philosophie, et de traiter des mystères du monde. Ces débats ont ainsi servi par effet de contraste, à renforcer la validité du rationalisme grandissant.

Au XVII^e siècle en Europe la superstition est vivace et son lien à la religion chrétienne reste paradoxal, notamment à travers une littérature qui s'affranchit de plus en plus de la censure et dénonce les excès de l'irrationnel humain dans un contexte tout nouveau, celui des conflits religieux et des nouveaux savoirs. Ces perspectives critiques sur la

⁴ Selon l'expression de Frédéric Lenoir, *Petit traité d'histoire des religions*, Plon, Coll. Essais, 2008, p. 9.

superstition, témoignent chez les penseurs de cette époque d'un réel désir d'interroger ce besoin d'irrationnel inhérent à la nature humaine (couplé à un probable intérêt pour les « sciences curieuses⁵ » comme on nommait alors tout ce qui touchait à l'irrationnel), qui s'exprime parfois dans le besoin métaphysique de la religion.

Ainsi on peut s'interroger sur la possibilité d'une posture rationaliste qui dépasserait la notion de confession religieuse telle que l'envisage habituellement l'histoire des idées du XVII^e siècle car celle-ci postule une approche hypercontextualisée en considérant souvent les identités religieuses comme la clé pour comprendre la critique de l'irrationalisme religieux, et débouche ainsi la plupart du temps sur des controverses à propos du libertinage de pensée des auteurs de cette époque. On peut donc utiliser un angle critique qui, prenant du recul grâce à la méthode comparative, rapproche des auteurs pourtant à distance, afin de montrer qu'au-delà d'une posture religieuse quasi obligatoire à cette époque, ils s'attaquent à la croyance dans le merveilleux sans déboucher pour autant sur une négation de la foi. Dénonçant un dogmatisme excessif, ils ne versent pas pour autant dans le pyrrhonisme absolu et font ressortir les difficultés dans les débats en se détachant parfois du cartésianisme même en s'ils s'en nourrissent, dans des œuvres où leurs positions idéologique et religieuse sont souvent contradictoires. On a longtemps assimilé ces ambiguïtés internes à des changements d'opinion, ou bien on a pesé la proportion de chaque parti-pris pour définir l'identité précise de son auteur. On peut aussi voir dans les hésitations de la pensée de ces auteurs, un moyen de révéler justement un nouvel angle d'approche face à une réalité elle-même en mouvement, soit une sorte de scepticisme religieux prospectiviste.

Le respect de la théologie civile invite cependant à la prudence dans la représentation que ces auteurs donnent du monde, et des stratégies semblent s'imposer pour déjouer la censure et exprimer les doutes, à une époque que nous considérons aujourd'hui fondamentalement charnière vers la modernité. La dénonciation du merveilleux dans la critique de la superstition, n'implique pas forcément le rejet du merveilleux chrétien et de la foi. La comparaison des postures de Burton, Malebranche, Bayle et Fontenelle au XVII^e siècle, suffira à comprendre comment on peut dépasser les paradoxes ou contradictions internes propres à chacun pour

⁵ Expression que l'on trouve chez René Descartes, *Discours de la méthode*, [1637], éd. J. M. Fataud, Univers des lettres Bordas, 1984, p. 50.